

LE PETIT OISEAU

*C'était un doux petit oiseau,
Qui portait plume blanche ;
En venant de boire au ruisseau,
Il monte sur la branche,
Et, comme il peut se voir dans l'eau,
Il se trouve joli, l'oiseau,
Sur le bout de la branche.*

*Et le joli petit oiseau,
Lissant sa plume blanche,
Pendant que jase le ruisseau,
Gazouille sur la branche,
Claire, fraîche est la voix de l'eau,
Fraîche aussi la voix de l'oiseau,
Sur le bout de la branche.*

*Mais un noir et méchant oiseau
A vu la plume blanche ;
Il a volé vers le ruisseau,
S'est jeté sur la branche...
— Une goutte de sang dans l'eau !...
Hélas ! plus de petit oiseau
Sur le bout de la branche !...*

EUGÈNE MULLER.

LA CONSCIENCE

Vous connaissez, n'est-ce pas, ce beau morceau de Victor Hugo, sur la conscience, il représente Cain, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, qui s'en va au travers des vastes étendues, fuyant sans relâche cette implacable vengeresse, la conscience, qui toujours lui reproche son crime ; il a tué son frère Abel et les années passent sans adoucir le remords aigu ; il fuit, il se fait construire une tour immense, au fond de laquelle il se cachera, loin des humains, loin de la clarté du jour ; mais là, encore :

L'œil était dans la tombe, et regardait Cain !

C'est une faculté merveilleuse, un don précieux et redoutable à la fois, que cette conscience incrustée dans notre âme, ligne inflexible, qui ne transige pas et qui ne se dérobe pas devant les pires instincts.

Quand un homme est seul, et que, sans témoins, il peut accomplir une mauvaise action, une voix parle en lui ; quels que soient ces désirs, quelle que soit l'impunité assurée, cette voix le fait hésiter, la violence de ses appétits ne saurait la supprimer entièrement.

Il peut néanmoins passer outre ; désobéir à cette loi et satisfaire ses tendances coupables ; cette transgression arrive chaque jour, et toute conscience humaine s'est vue souvent méconnue et étouffée.

La supériorité n'en existe pas moins ; et le pire scélérat, celui qui ne souffre même plus de l'acuité d'un remords, témoigne encore assez de la réalité de sa conscience, parce qu'il se sait vil, et reconnaît la vertu, où elle existe. Je ne dis pas qu'il l'apprécie, je ne dis pas qu'il la respecte, mais il convient de son existence et c'est beaucoup déjà.

Cette conscience morale est notre véritable caractéristique, à nous autres humains, notre véritable force aussi ; que pourrions nous, en effet, au milieu des multiples tentations, au milieu des occasions mauvaises qui nous entourent, si ce guide intérieur n'était là pour nous diriger ? privés de cette conscience, nous ne serions pas responsables, et nous n'aurions plus cette redoutable supériorité qui est : la liberté de choisir, entre le bien et le mal en connaissance de cause ; notre adhésion aux ordres de la conscience est la vertu, notre révolte est la faute.

Cette responsabilité morale, qui nous place en dehors du reste de la nature, fait votre grandeur, mais quelle dangereuse grandeur !

Il faut embrasser d'ensemble les obligations irréfutables qui résulte pour nous de cette faculté merveilleuse, donnée à chacun.

La conscience morale, comme toutes nos autres facultés, doit être cul-

ON VERRA BIEN



Damien. — En voilà une bonne ! Je trouve ceci dans un endroit où il y a beaucoup de dames et aucune ne veut réclamer l'article. Enfin, qui vivra verra.

DANS LE PETIT MONDE



Toto. — Halte-là ! C'est lâche, on ne doit jamais frapper un homme à terre.

tivée ; et nous avons envers elle des devoirs stricts, dont son utilité dépend.

Cette voix est nette, mais il faut l'écouter, ce n'est pas en un jour qu'on peut l'étouffer ou la rendre puissante, mais par un labeur constant, par la manière d'agir de chaque jour.

L'habitude de mal faire, de considérer son intérêt propre ; le désir de s'éviter à soi-même des efforts pénibles, le besoin de flatter autrui, l'ambition, la jalousie, l'orgueil, tous les instincts mauvais qui s'élèvent en nous, sont autant de cris formidables et discordants, qui cherchent à masquer cette voix intérieure. Si l'on transige avec la conscience, si on raisonne, si on cherche à se tromper soi-même sur ses impulsions honnêtes, peu à peu elle s'affaiblit ; voilà que les fautes qui paraissaient d'abord énormes semblent moins graves : on regarde sans indignation des turpitudes déjà acceptées et l'âme se fait aux noirceurs dont elle est coutumière.

Triste adaption et combien elle est fatale à notre fragile vertu !

La conscience méconnue, étouffée, disparaît de plus en plus ; que fera, alors, le pauvre navire sans boussole ?

On n'ose à peine envisager cet état misérable, et penser à cette vie tout entière mauvaise, privée de la conscience, forte et sereine.

Efforçons-nous, au contraire, de développer en nous, chaque jour, ce sens net du devoir et de la vertu ; ne cherchons point de compromis avec la conscience, écoutons sa voix, et soyons dociles à ses enseignements.

Voyons : connaître son devoir, être éclairé sur la route à suivre, n'est-ce pas un bienfait sans égal ? il ne faut ni le méconnaître, ni surtout en paralyser les heureux effets ?

Se faire une conscience droite, voilà notre premier devoir, le second sera de s'incliner, sans réserve, sous ses plus pénibles arrêts.

M. R.

ENTRE BADAUDS

— C'est pas possible que ce ballon emporte monsieur Laforme et sa femme qui sont si gros tous les deux.

— Pourquoi pas ? tu sais bien que monsieur Laforme est gonflé de remords et s'emporte facilement, et que sa femme est un esprit léger.

DIALOGUE CONJUGAL

Elle. — Qui répareras tes habits quand je serai morte ?

Lui. — Personne. Alors je serai capable d'en acheter des neufs.

PROBLÈME TOUFFU

Le locataire. — Les temps sont si durs que si vous ne baissez pas le prix du loyer, je serai obligé de déménager.

Le propriétaire. — Comme il y a six mois que vous ne me payez pas, vous seriez bien aimable de spécifier la réduction qui vous conviendrait.